

CHAPITRE IX.

DE QUELQUES ATTRIBUTS DE LA DIVINITÉ.

Les vraies causes finales de la nature, ce sont les rapports avec notre âme et avec notre sort immortel. Les objets physiques eux-mêmes ont une destination qui ne se borne point à la courte existence de l'homme ici-bas. Ils sont là pour concourir au développement de nos pensées et à l'œuvre de notre vie morale.

(Madame DE STAËL, *de l'Allemagne*, t. III, p. 381.)

Il ne s'agit pas de vouloir connaître ce que Dieu cache, il suffit d'être attentif à ce qu'il montre.

(FÉNELON, *Lettres*, t. I, p. 106.)

Mais ce Dieu créateur, qui se manifeste dans l'unité de ses œuvres, quel nom lui donner ? Est-il le Dieu des miséricordes, ou le Dieu des vengeances ? A-t-il conçu dans son sein le vice et le crime ? Dira-t-on que tous les maux de l'humanité, tous les bouleversements de la nature, les maladies, les poisons, la peste, la guerre, ces horribles harmonies de la douleur, dont le dernier acte est la mort, sont les présents d'une divinité bienfaisante ? Comment reconnaître la bonté dans ce chaos de misères et d'agonies ? Si je remonte aux premiers jours du monde, les prêtres me parlent du Dieu des armées, du Dieu terrible, du Dieu vengeur. Si j'interroge

les nations, elles regardent les taches sanglantes de leurs autels en poussant des cris de terreur. Si j'en appelle aux sages, je vois un sourire amer sur leurs lèvres. Les plus beaux génies succombent sous le poids de tant de mystères ; les autres lèvent un front impie et veulent cacher leur néant dans les néants de l'incrédulité.

A ces objections, à ces raisonnements, je vois deux causes : notre grandeur et notre petitesse. Notre grandeur : nous jugeons les lois de la nature d'après le sentiment exquis du beau qui est en nous ; nous apprécions ce monde sur une révélation secrète de l'autre ; nous lui appliquons ce type de perfection idéale placé dans notre âme, non pour mesurer les choses de la terre, mais pour nous appeler vers une création plus parfaite. Notre faute n'est pas d'étudier les lois de cet univers, mais de vouloir le régler d'après un sentiment sublime qui n'est pas fait pour lui.

Ainsi, je me hâte de le remarquer, nos doutes et nos objections ne servent qu'à nous élever. Ils prouvent que nous portons en nous le type d'un être plus parfait. Ce n'est pas un souvenir, c'est une prévision, c'est une promesse. L'espérance et le beau idéal sont la clef d'un monde où nous devons entrer, puisque nous l'avons entrevu.

Mais si le sentiment du beau idéal est une lumière, nos objections et nos raisonnements ne sont que ténèbres. On s'étonne d'abord de leur force ; puis vient l'expérience, et l'on s'étonne de leur faiblesse.

Combien de fois il nous arrive de blâmer un fait isolé, faute de nous élever jusqu'à l'ensemble ! Une vérité reste cachée, nous la nions : la nature se dérobe à notre intelligence, nous l'accusons. Qu'y a-t-il dans tout ceci ? un monde livré au génie du mal ? non. Il y a un homme qui blasphème, parce qu'il ne s'explique pas l'œuvre d'un Dieu. Grande misère que des objections qui peuvent se réduire à ce peu de mots : Un homme n'a pas compris.

Pour justifier la nature des accusations qu'on lui adresse aujourd'hui, il suffit de montrer ce que sont devenues les accusations qu'on lui adressait hier. Où l'on avait signalé des désordres, nous recueillons des bienfaits ; où les yeux de nos pères ne voyaient que le chaos, nous apercevons la sagesse et la prévoyance. Pense-t-on que les sciences n'ont plus rien à répondre ? ce serait penser qu'elles n'ont plus rien à découvrir. Les sciences n'ont pas tout dit ; mais ce qu'elles ont dit a été décisif. Chose remarquable, quoique non remarquée : toutes leurs découvertes ramènent à l'ordre et constatent des lois ; toutes sont l'expression de la puissance et la révélation de la bonté. Le génie du mal n'a rien à gagner au progrès des sciences : chaque observation rétrécit son empire, chaque rayon de lumière dégrade ses ténèbres : c'est un usurpateur qui doit tomber du trône au grand jour de la vérité.

Philosophe, saisis ta plume : voici un beau livre à faire, un livre d'intelligence, un livre d'âme où Dieu seul doit paraître. Imaginez Fénelon ou Bernardin

de Saint-Pierre recueillant toutes les accusations des sophistes contre la nature, et leur opposant de siècle en siècle les découvertes de la science. Ce serait comme une nouvelle création. Entre le globe de Plin et le globe de Newton il y a des abîmes. Quelle histoire morale de l'univers, et quel glorieux spectacle que celui du genre humain se débarrassant peu à peu de ses erreurs et arrivant à la connaissance de Dieu par le travail de sa propre intelligence !

Je voudrais voir, d'une part, le chaos, les ténèbres, la confusion des éléments et des plantes, des plaines et des montagnes ; l'air, le feu et l'eau se disputant le globe, et ne laissant à l'homme que sa misère et sa nudité : c'est ainsi que Plin et Lucrèce nous représentent le monde. D'autre part, les déserts, les mers et les montagnes ordonnés au cours des vents, à la fécondité des climats, aux harmonies du ciel et de la terre. Dans les sables brûlants de l'Afrique, les vents qui doivent réchauffer nos hivers ; sur les glaces des pôles, les tempêtes qui doivent rafraîchir nos étés. Partout les éléments appelés à l'ordre, les saisons à la variété, les campagnes à l'abondance. Au chaos de la végétation succéderait une géographie botanique qui unirait tous les peuples du monde : à chaque contrée, ses guirlandes de fleurs et ses corbeilles de fruits ; à chaque plante, une patrie. On verrait avec ravissement les végétaux distribués par zones comme sur le penchant d'une montagne, et à travers cette multitude infinie de formes et de couleurs, toujours variées suivant les

climats, le peuple des graminées traversant seul toute la terre, de la ligne aux pôles ; et formant autour du globe une couronne d'épis pour la nourriture du genre humain.

De ces grandes harmonies, l'auteur descendrait aux plus petits détails de la création. Là, près de nous se trouve souvent l'origine des phénomènes les plus éloignés : dans un morceau d'ambre, le secret de la foudre ; dans une goutte d'eau, l'explication de l'arc-en-ciel ; dans un charbon, le diamant. Une simple mousse, un grain de sable ont reçu la pensée de Dieu, et peuvent en raconter les merveilles. Vois-tu ce caillou informe qui roule sous tes pieds ? c'est l'image de la science : tu le méprises, et n'aperçois que ses grossières molécules ; un autre l'observe, l'étudie et en fait jaillir la lumière.

Des tableaux ravissants, des découvertes imprévues féconderaient chaque page de cette histoire, où la vérité viendrait peu à peu prendre la place de l'opinion. Je voudrais qu'on y développât tous les prodiges de la science moderne, en opposition avec les erreurs morales et physiques des anciens. Et, par exemple, qui ne connaît les accusations intentées contre la Providence sur la couleur des nègres ? N'a-t-on pas prouvé cent fois que le noir absorbe tous les rayons de la lumière et qu'il en reçoit toute la chaleur ? En noircissant la peau de toute une race d'hommes et en la jetant sous le soleil brûlant de l'Afrique, la nature n'a donc fait que l'attacher au supplice : combinaison effroyable qui manque à l'enfer du Dante.

Ouvrez la Bible, et voyez les descendants du second fils de Noé maudits pour le crime de leur père.

Leur peau noire est la marque de leur condamnation, le titre éternel de leur servitude. Maudit soit Chanaan ! il sera l'esclave des esclaves de ses frères¹. Et voilà les théologiens citant, argumentant, maudissant ; et voilà les chaînes, la traite, l'esclavage, l'abjection de toute une race justifiée par le péché de Cham !

Pour tuer un préjugé, pour renverser une malédiction, que fallait-il ? observer la nature. Si, pendant les rigueurs de l'hiver, je visite les champs où le blé commençait à poindre, tout a disparu sous des tapis de neige ; j'interroge le laboureur ; je me plains de voir une plante si frêle livrée aux influences mortelles de la glace et des frimas. Il me répond en souriant que Dieu y a pourvu, et que la moisson est en sûreté. Il sait par expérience que ce manteau blanc jeté sur la terre, aux premières atteintes du froid, est comme une chaude fourrure, comme un vêtement d'hiver, à l'abri duquel la Providence prépare les trésors de toutes les saisons.

Vient le printemps. Les bois, les vergers, les buissons se couvrent de fleurs, et toutes ces fleurs ont l'éclat de la neige ; la nature leur a confié les fruits des saisons suivantes. La cerise, la fraise, la poire, la pomme, sortent d'une fleur d'albâtre, et la nourriture des petits oiseaux se dérobe au froid sous le voile léger des buissons d'aubépine.

¹ Genèse, c. ix.

Si les gelées du printemps enlèvent quelquefois les fruits de l'amandier et du pêcher, c'est que leurs fleurs sont roses : cette exception me frappe d'autant plus que ces deux arbres vivent ici loin de leur patrie, ils appartiennent au soleil de l'Orient

A mesure que les frimas s'éloignent, les fleurs se rembrunissent, et, dans les chaleurs de l'été, je les vois toutes revêtues de robes éclatantes.

Ainsi partout le blanc est opposé aux frimas ; le brun, le rouge, le noir, à la chaleur. Cette loi générale se perpétue dans la couleur de la race humaine, noire sous les rayons du soleil, et blanche dans les régions tempérées. Point de condamnation sur vous, pauvres Africains ; si les docteurs vous maudissent, la nature vous bénit ; si d'horribles préjugés vous jettent dans une horrible exception, la nature, comme une tendre mère, vous enveloppe dans la généralité de ses lois.

L'étude de ces phénomènes, le rapprochement de ces prévoyances, qui se répètent dans les végétaux et dans les hommes, suffisaient pour nous conduire à la vérité. On y est arrivé par une autre route, et c'est en cherchant les causes de la rosée que les savants ont découvert le pourquoi de la couleur des nègres. Nous ne développerons point ici la théorie du calorique rayonnant ; mais il est bon de remarquer que les expériences des physiciens viennent toujours justifier les observations des vrais philosophes : l'un explique les propriétés des couleurs, l'autre admire leur emploi dans le grand tableau de l'univers, et leur double science constate au moins

cette double expérience que, pour rafraîchir les habitants des climats les plus chauds, comme pour réchauffer les moissons des climats les plus froids, il suffit à la nature d'un coup de pinceau.

De toutes ces observations, je conclus que les couleurs ont la propriété de retenir la chaleur ou de la laisser échapper, suivant qu'elles sont plus ou moins foncées : le blanc retient la chaleur, le noir lui laisse un libre passage ; le blanc est donc un vêtement chaud, et le noir un vêtement frais ; tous deux donnés par la nature, suivant le besoin, les saisons et les climats, et dont la sage distribution témoigne de sa prévoyance.

Une exception charmante vient encore confirmer la règle. Au pied de ces buissons et de ces vergers, tout resplendissants de leurs bouquets d'albâtre, la violette fait briller dans la neige les couleurs sombres de l'été. Voilà un contraste qui semble violer la loi de la nature ou accuser sa prévoyance. Ne nous hâtons pas de la condamner. Nos systèmes se réduisent à des classifications monotones, parce qu'ils ne souffrent aucune exception ; la nature, au contraire, s'embellit des exceptions qui viennent si souvent détruire nos systèmes.

Remarquez que la violette se cache sous son feuillage : on en a fait l'emblème de la pudeur ; ce n'est cependant que la crainte du froid qui la tient ainsi voilée.

La physique nous apprend que tous les corps rayonnent leur chaleur vers le ciel. Si le ciel est sec, il reçoit la chaleur sans la renvoyer, et les

corps se refroidissent : telle est la cause de la gelée dans les nuits si claires du printemps. Mais qu'un nuage couvre l'atmosphère, aussitôt la température change ; ce nuage rayonne vers la terre, comme la terre rayonne vers lui, c'est-à-dire qu'il lui rend autant de calorique qu'elle lui en donne. Voilà pourquoi la chaleur est si étouffante, l'air si lourd dans les temps couverts de l'été. Le rayonnement se fait du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Plus le temps est chargé d'humidité, plus il est chaud.

Ce qui se fait en grand dans l'atmosphère, se fait en petit dans la violette. Elle rayonne vers le feuillage qui la couvre, et le feuillage qui la couvre rayonne vers elle. Dans cet échange perpétuel, sa chaleur se maintient. C'est un second vêtement que la nature jette sur le premier ; mais ce vêtement la réchauffe sans la toucher. Il laisse un libre passage à l'air qui l'agite et nous apporte ses parfums. Ainsi la violette est préservée du froid, et ses habits d'été ne sont qu'un charme de plus que la nature accorde au printemps.

Règle générale, la nature n'a rien fait pour rendre l'homme malheureux ; et quand il gémit, c'est qu'il manque au contraire des biens qu'elle prodigue à son bonheur. Le prisonnier se plaint de la perte de la liberté qu'il tenait de la nature ; celui qui a faim, de la privation des fruits qu'elle fait naître pour tous ; le malade lui demande la santé, et l'orphelin lui demande sa mère. Dans tous ces maux, je cherche le génie du mal ; je ne vois que les condi-

tions de notre vie mortelle, ou l'absence des biens que nous devons à la nature.

Il est bon de le remarquer, tous les maux qui ne tiennent pas à notre constitution physique viennent de notre ignorance. Pour les guérir, il fallait guérir nos erreurs ; nous avons trouvé plus commode d'en accuser je ne sais quel génie du mal auquel nous livrons l'univers. La nature nous ouvrirait son livre où Dieu lui-même a écrit sa pensée ; et c'est dans les livres des hommes, œuvres d'ambition et de corruption, que nous allons chercher la vérité. Voilà comment elle s'est perdue sur la terre ; voilà comment le Dieu de l'univers, l'infiniment bon, l'infiniment juste, l'infiniment miséricordieux, est devenu le Dieu du petit nombre, le terrible, le jaloux, le vengeur, l'exterminateur. Heureusement, l'ouvrage a gardé le nom de l'ouvrier ; et, malgré tous les efforts du fanatisme, ce nom, dont chaque peuple a retenu quelques syllabes, se retrouve tout entier dans les bienfaits de la nature et dans la prière du genre humain :
NOTRE PÈRE !

CHAPITRE X.

ÉTUDE DE DIEU DANS L'ÂME HUMAINE.

..... Et son empire immense
Nulle-part ne finit, nulle part ne commence.
(PONGERVILLE, *Épître sur l'Infini*.)

Et cependant, sur le globe entier, les hommes s'égorgeant au nom de Dieu; sur le globe entier, les prêtres maudissent, persécutent, damnent au nom de Dieu. Toutes les religions ont leur enfer, tous les cultes ont leurs bourreaux!

Ce concert universel d'opinions terribles serait-il l'expression de la conscience du genre humain?

Pour résoudre une question si grave, les savants remontent à la source de nos croyances religieuses, et, saisissant les peuples dans leurs berceaux, ils essayent de constater l'origine et les progrès de la pensée humaine; mais de pareilles recherches, faites dans la nuit des temps, ne produisent que des systèmes; les erreurs de la science, après les erreurs de l'ignorance. C'est donc une autre marche qu'il faut suivre. Substituant l'étude d'un homme à l'étude des peuples, je veux m'interroger moi-même, et

connaître l'origine de tout ce que je sais et de tout ce que je crois: comment les idées de démons, de damnation et d'enfer sont arrivées à mon âme; comment le nom de Dieu, qui doit n'éveiller que l'amour, m'a soudain rempli de haine et d'épouvante; comment j'ai pu imaginer une éternité de supplices pour quelques années de misère et de douleurs? Et à mesure que j'avance dans cette étude ma conscience s'éclaire et ma raison s'élève. Je vois que les prêtres ont fait l'éducation du genre humain comme mon précepteur a fait la mienne; car rien ne ressemble plus à l'enfance d'un homme que l'enfance d'un peuple: c'est par la crainte et le merveilleux qu'on les conduit à l'obéissance.

Ce premier examen m'apprend que je dois séparer l'idée de Dieu qui me vient de Dieu de l'idée de Dieu qui me vient des hommes, c'est-à-dire de tout ce que les passions et les ambitions y ajoutent.

Distinction facile, car si les pensées des hommes sont fugitives comme leur vie, la pensée de Dieu est immuable comme son éternité.

Examinant donc la nature de nos pensées, je me disais que si j'étais né du temps des druides, j'aurais cru être agréable à Dieu en lui sacrifiant des hommes; si du temps de saint Dominique, en brûlant des Albigeois; et si du temps de Charles IX, en égorgeant des huguenots. En Espagne, j'aurais béni l'inquisition; aux Indes, j'aurais donné mon sang aux idoles et ma fortune aux brahmes. Bien plus encore, sans sortir de mon pays et de mon siècle, si j'étais né de parents fanatiques et superstitieux,

leurs maximes me paraîtraient justes et raisonnables. Il est peu de villes, que dis-je ! il est peu de familles où je n'eusse puisé des idées nuisibles aux hommes et injurieuses à la Divinité. A combien d'erreurs j'avais donc échappé par ce seul hasard qui me fit naître en France, à une époque de régénération et de lumières, loin des passions théologiques et politiques, et sous le double abri de la tendresse et de la religion maternelle !

Toutefois je n'avais pas tout reçu de cette influence vertueuse : ma patrie, mon siècle et mes précepteurs avaient aussi forgé mon âme. Il fallait donc examiner leur ouvrage : c'était le chaos à débrouiller. Que de préjugés ! quelles contradictions ! Dans mes études, mes professeurs m'apprenaient à me distinguer, à être le premier ; la religion, à m'humilier, à être le dernier. Mes livres me disaient de n'estimer que la vertu, de n'admirer que le génie, de n'honorer que Dieu ; les exemples du monde, de ne rendre hommage qu'au vice, de ne prôner que la médiocrité, de n'honorer que les hommes heureux. On appelait cela des convenances, un intérêt bien entendu ; et par convenance, par intérêt bien entendu, j'étais obligé de parler comme un hypocrite et d'agir comme un scélérat.

De toutes ces opinions fugitives, je tirai ce premier fruit, que ce n'était pas dans la société autour de moi, mais en moi, mais dans la nature que je devais chercher la vérité. Ne sois ni Russe, ni Anglais, ni Français, ni prêtre, ni noble, ni roturier ; sois homme, me dis-je. Mais sais-tu ce que c'est

qu'être homme ? Ce n'est pas être ce que les autres hommes te font dans l'intérêt de leurs préjugés, c'est-à-dire, incrédule, superstitieux, fanatique, libertin, cruel, vivant de massacres, de ruses, d'hypocrisie ; c'est être ce que Dieu t'a fait. Or, pour connaître ce que Dieu t'a fait, pour connaître l'homme enfin, étudie ton âme dans toi-même, et la nature avec ton âme. Que les bienfaits qui t'entourent soient ta plus douce lumière, tu les verras s'agrandir et s'embellir à mesure que tu y porteras la pensée de Dieu. L'intelligence divine ne connaît ni la haine ni la vengeance. Ce qu'elle demande, c'est de l'amour, et elle le récompense par le bonheur.

L'amour de Dieu est comme l'or pur ; l'amour des hommes, comme l'argent fin. Chaque nation imprime une image sur ces deux métaux, et en fait une monnaie qui a cours chez elle. Il y en a qui représentent des furies, des dragons, des foudres, des tyrans ; d'autres, des figures aimables, les dons de la nature et du ciel. On les jette dans le commerce, où elles s'altèrent plus ou moins par l'usage et par le frottement, et d'un peuple à l'autre elles perdent une partie de leur valeur. Vois donc à recueillir l'or et l'argent dans leur pureté primitive. Ne t'attache qu'à leur essence : si tu veux commercer avec le genre humain, ne regarde pas à la marque, mais au poids.

C'est ainsi qu'en séparant l'idée de Dieu des cultes qui l'avilissent, je la retrouve pure chez tous les peuples, comme en la séparant de mes préjugés je la

retrouve pure dans mon âme. Ces deux expériences se servent d'épreuve : c'est le même sentiment qui s'exprime par la voix d'un seul et par la voix de tous ; c'est la conscience de mon âme qui répond à la conscience du genre humain. Et je puis conclure de ce double témoignage que l'existence de Dieu n'est point une opinion, mais un sentiment naturel à tous les hommes ; que ce sentiment doit survivre à tout, parce qu'il est l'œuvre de Dieu même ; tandis que les images que les peuples y attachent doivent périr, parce qu'elles sont l'œuvre de nos cupidités et de nos passions.

Ainsi chaque peuple a ses croyances, qui s'effacent graduellement ; chaque siècle a sa pensée dominante, qui s'évanouit devant une pensée nouvelle. A l'époque où je vis, du point de la montagne où les nations sont parvenues, si je regarde en arrière, je vois sur les trois quarts et demi du globe les dieux sanglants brisés sur leurs autels. Le mont Olympé est désert ; l'Égypte n'est qu'un tombeau ; les druides ont disparu avec les forêts sacrées de la Gaule, et Jupiter, agitant sa noire égide qui l'environne de tempêtes, n'habite plus les sommets du Capitole¹. Il y eut un moment où, sur la face entière du globe, tout se trouva renouvelé, les peuples, les temples et les dieux. C'est alors que les nations héroïques et les nations barbares se rencontrèrent au pied d'une croix, les unes à leur dernier soupir, les autres à la

¹ *Aeneid.*, lib. VIII, v. 347, etc.

première heure de leur vie humaine et sociale ; et toutes prêtaient une oreille attentive à la voix d'une victime qui priait pour ses bourreaux.

Aujourd'hui les nations de l'Occident sont comme un seul peuple, sous un seul Dieu. Et ce dieu est le Dieu qui aime, qui pardonne et qui civilise. Il s'offrirait à l'Orient comme il s'est offert à l'Occident ; il y désarmerait les barbares, il les ferait rentrer dans la grande famille humaine, car ils ne peuvent y rentrer que par la loi de l'Évangile, condition nécessaire de toute civilisation. Ceux qui parlent de détruire la religion dans l'Occident qu'elle éclaire sont comme les bourreaux du Christ ; ils ne savent ce qu'ils font. Si la religion quitte l'Occident, l'Occident mourra ; si la religion passe dans l'Orient, l'Orient vivra : nous prendrons sa place et lui la nôtre ; nous retomberons dans les ténèbres, il se lèvera dans la lumière. L'amour de Dieu et des hommes est désormais le grand contrat social de l'humanité.